

soin de tenir toujours de l'eau propre devant eux, de nettoyer les abreuvoirs au moins 3 fois par semaine. Une chose très utile et qui fait beaucoup plaisir aux vaches, c'est de les étriller tous les jours, ou au moins deux ou trois fois la semaine, quand elles restent continuellement à l'étable. Les étables doivent être bien aérées et bien éclairées; il faut veiller à ce que la chaleur ne soit jamais trop grande, ce qui est plus mauvais que le froid, en hiver.

Aussitôt que les vaches ont vêlé, au printemps, on doit recommencer à leur donner deux repas de foin si on en a suffisamment pour pouvoir le faire jusqu'à ce qu'elles aillent à l'herbe, si on craint d'en manquer on peut, sans leur faire un grand tort, continuer avec un seul repas de foin, mais il faut leur donner de la paille trois ou quatre fois dans la journée. Une chose bien importante dans ce temps-là est de leur donner une *boulette* tous les matins au moins, quatre ou cinq livres par jour de moulée de sarrasin et d'avoine mêlée, délayée dans de l'eau tiède, sont suffisantes pour les tenir au lait, mais on peut leur en donner beaucoup plus avec profit.

Il est admis par un bon nombre de cultivateurs expérimentés, que, pourvu qu'une vache soit grasse au printemps, plus on lui a fait manger de paille l'hiver, meilleure elle sera pour le lait dans l'été; l'explication paraît être que pour se tenir en bon état à la paille, une vache doit en absorber beaucoup, ce qui développe les capacités digestives et lui permet de consommer plus d'herbe dans l'été et par conséquent lui fait donner plus de lait.

Je ne prétends pas que les choses se font au mieux possible, mais je constate un grand progrès que j'espère voir se développer de plus en plus. Déjà aujourd'hui il n'est pas rare de voir des vaches donner un revenu de \$50 par année. Je pourrais nommer plusieurs cultivateurs qui ont retiré de \$30 à \$40 piastres de chacune de leurs vaches, rien que par le lait porté à la fromagerie, et sur des troupeaux de 10 à 20 vaches: si on ajoutait la valeur des veaux, du beurre fait en dehors du temps de porter le lait à la manufacture, du petit-lait, je suis convaincu qu'on arriverait chez plusieurs cultivateurs à un revenu moyen de \$50 sur tout le troupeau. Si on considère ensuite l'amélioration faite à la terre par la plus grande quantité d'engrais produits et mieux employés, par le bienfait du pâturage riche qu'on s'efforce de produire, on reste bien persuadé que l'industrie laitière, dans notre province, est la base la plus certaine du progrès et du bien-être de l'agriculture. Elle donne plus d'argent avec moins de travail. Combien de gens qui, avant de s'appliquer à la production du lait, s'endettaient de plus en plus chaque année, et qui aujourd'hui ont payé leurs dettes et de plus ont fait des épargnes assez considérables.

Il ne me reste plus qu'à féliciter les hommes patriotiques qui ont travaillé et travaillent encore à faire prospérer cette industrie, et à inviter tous ceux qui s'intéressent au progrès du pays en général, à réunir leurs efforts pour arriver à l'implanter partout sur une bonne base. Avant peu d'années l'exploitation du beurre et du fromage sera la principale voie qui apportera la richesse à cette province.

J. LOUIS LEMIRE.

Membre du Conseil d'Agriculture de
la province de Québec.

Amélioration de la vache canadienne.

Les questions suivantes d'un de nos correspondants sont très importantes. Nous les reproduisons donc avec les réponses que nous avons faites :

Permettez-moi de vous poser certaines questions relativement à l'amélioration de la race bovine. Je voudrais savoir si en achetant un taureau jersey, pur ou presque pur, pour lo

mettre avec une vache canadienne, je puis encore mettre ce taureau avec la génisse qui sera le produit de cet accouplement et si cet accouplement produit un mâle, puis-je accoupler ce jeune taureau avec une vache canadienne et si j'en obtiens une vache pourrais-je accoupler ces frères et sœurs et espérer l'amélioration de ma race."—*Montréal.*

1o. Il est de règle d'améliorer une race commune par une race modèle, en faisant servir l'animal améliorateur à ses propres produits; ce qui fixe dans la race à améliorer les bonnes qualités que l'on recherche.

2o. Le produit d'un tel croisement ne peut pas reproduire fidèlement les bonnes qualités recherchées, puisque le sang non-amélioré sera reproduit dans la même proportion que l'autre.

Il découle de ces principes que vous pouvez améliorer sûrement la vache canadienne par un taureau jersey d'excellente famille. (Notez que tous les jerseys sont loin d'être excellents. C'est donc aux familles dont l'excellence est reconnue, qu'il faut demander des reproducteurs.)

Notez de plus que la race canadienne est en soi excellente, étant donnée une sélection intelligente. Il s'en suit que le produit d'une vache canadienne d'excellente famille et d'un taureau jersey également bien choisi, peut servir de souche, mais, il sera impossible de prédire si le produit se rapprochera plus d'une race que de l'autre. Cependant, ce produit devra se distinguer par ses qualités lactifères, et c'est probablement ce que vous cherchez.

Quant à accoupler des frères et sœurs, c'est un procédé dangereux s'il se répète. On peut donc dire en principe que ces accouplements ne sont permis qu'en autant que l'on veut fixer, d'une manière permanente, certaines qualités distinctives que l'on désire obtenir et que l'on n'obtiendrait point autrement.—Notez encore que la consanguinité fixe les mauvaises qualités aussi bien que les bonnes; que, secondement, elle entraîne graduellement l'affaiblissement de la constitution animale. C'est pour ces raisons qu'il faut l'éviter, chaque fois que l'on obtiendra les améliorations recherchées on se servant d'un sang tout-à-fait étranger.

L'abri vaut la nourriture en hiver.

(Du Rural New-Yorker.)

Le professeur Shelton, de la ferme du collège agricole du Kansas, a fait certaines expériences en engraisant des cochons, pour s'assurer de ce que vaut un local chaud au point de vue de l'économie de la nourriture. D'après ce qui ressort de son rapport, il a choisi dix cochons, cinq ont été engraisés dans des loges séparées situées dans un rez-de-chaussée chaud, en pierre, et cinq dans des enclos séparés situés à l'extérieur, et protégés du côté du nord par une haute clôture en planches. Les cochons ont été pesés au commencement et à la fin de chaque semaine, la nourriture consistait en blé d'inde égrené, qui a été aussi pesé avec soin. On a aussi pris soigneusement note de la température moyenne. L'expérience a duré six semaines. Les cinq cochons dans les loges chaudes ont mangé 2,878 livres de blé d'inde et ont augmenté de 604 livres, consommant 4.76 livres de blé d'inde pour chaque livre d'augmentation. Les cinq cochons gardés à l'extérieur ont mangé 2,844 livres de blé d'inde et ont augmenté de 479 livres, consommant 5.93 livres de blé d'inde pour chaque livre d'augmentation. Si la proportion avait été la même pour ceux tenus à l'extérieur que pour ceux tenus chaudement ils n'auraient mangé que 2,280 livres de blé d'inde pour une augmentation de 479 livres, et comme cela aurait fait 564 livres de moins que la consommation réelle, cela démontre que cette quantité de blé d'inde a été employée à fournir de la chaleur qui s'est échappée de leur corps, et cela constitue une moyenne d'au-dessus